

## **LE ROI DES POISSONS (OU BRISE-FER)**

*G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 98*

IL y avait une fois un homme qui vivait de son métier de pêcheur. Il habitait une petite maison avec jardin et sa compagne était la meilleure des femmes.

Ce pêcheur avait de plus une jument pour aller au marché et une chienne pour la chasse. Il eût pu être l'homme le plus heureux de la terre, mais il lui manquait une seule chose, il n'avait pas d'enfant, Il en était peiné et sa femme l' était bien davantage encore.

Un matin il partit à la pêche. Ses dernières sorties ne lui avaient guère rapporté de poisson. Or, ce jour-là, dès qu'il eut passé le bras sous les pierres du bord, du premier coup, il saisit un gros et beau poisson.

- Mon Dieu! quelle prise!

Il l'étranglait déjà quand le poisson parla.

- Je suis le roi des poissons. Laisse-moi vivant et tu pêcheras tout ce que tu voudras.

- C'est bon, dit l'homme, reste dans les eaux.

Il le remit donc à la rivière et reprit la pêche. Il attrapa tout ce qu'il voulut, jetant les poissons sur la berge. Quand il fut fatigué, il les ramassa, mais il y en avait tant et tant qu'il ne pouvait emporter le tout. Force lui fut de revenir avec jument et charreton.

Le soir, comme la maîtresse de maison préparait un plantureux repas de poissons, l'homme dit :

- Femme, il m'est arrivé aujourd'hui une chose extraordinaire. Par une faveur divine, j'ai pris le roi des poissons.

- Mon Dieu, mon Dieu! Le roi des poissons!

- Il m'a dit que si je le libérais, je prendrais tout ce que je voudrais. J'ai rempli la charrette ... Voyons ... Mais qu'as-tu? Fais la friture, femme.

- Que me dis-tu là? répondit-elle. Tu ne m'as pas rapporté le roi : c'est lui que j'aurais voulu, je n'ai que faire des autres, je n'y goûterai pas!

Il essaya de la persuader par un flux de paroles et de promesses telles que : « Je l'apporterai demain », rien n'y fit. Le pêcheur, qui aimait bien sa femme, fut désespéré par ce refus. A l'aube il retournait à l'eau. Cette fois encore il prenait le roi.

- Bigre, dit celui-ci, tu ne me laisse aucun répit. Rejette-moi à l'eau : tu prendras dix charretées de mes sujets, si tu veux.

- Non, non, je ne puis te faire grâce, mon pauvre ami (1).

(1) *Paure de tu* : exclamation courante

Je suis sensible à ta promesse, certes, mais ma femme m'a sonné un carillon de tous les diables, hier au soir. Elle n'a pas voulu dîner et se refuse désormais à manger du poisson tant qu'elle n'aura pas goûté au roi. J'obéis à ses caprices.

- Puisqu'il en est ainsi, tant pis! Étrangle-moi, mais auparavant écoute bien ceci : de mon corps tu feras trois morceaux, tu en donneras un à ta femme, un à ta jument, l'autre à ta chienne. Tu planteras les trois arêtes dans le jardin. L'an prochain, ta femme aura trois garçons, qui verra l'un verra les autres ; ta jument

trois poulains, qui verra l'un verra les autres ; ta chienne, trois petits, qui verra l'un verra les autres. Et les trois arêtes deviendront trois lauriers.

« Tant que les lauriers seront verts, tes garçons seront en bonne santé. Si l'un des lauriers vient à se dessécher, cela signifiera la mort d'un de tes enfants; si deux se dessèchent, il ne te restera plus qu'un fils.

Le pêcheur fit ce qu'avait prescrit le roi des poissons.

Femme, jument et chienne eurent leur part, et dans le jardin le pêcheur marqua avec trois bâtons de noisetier l'emplacement de sa semence de poisson. Il avait averti sa compagne de ne verser là ni liquide salé., ni l'eau de cuisson.

\*\*\*

Naturellement, la prédiction se vérifia (1) avec le temps.

La femme mit au monde trois beaux garçons se ressemblant comme trois gouttes d'eau, qui voyait l'un voyait les deux autres ; la jument, trois poulains de même robe, luisants,

(I) Fusquec vertadiera.

dératés, d'incomparables pur-sang ; la chienne eut trois petits chiens, identiques, armés de bons ergots. Les trois groupes de jumeaux grandissaient ensemble ; pas un poil, pas un ongle qui eussent permis de les différencier, trois équipages d'une parfaite ressemblance. Qui voyait l'un voyait les autres.

Les enfants grandirent, l'esprit vif et le corps vigoureux (2).

Ils apprirent à monter à cheval et à chasser. L'aîné appela son chien Brise-Fer, le cadet Passe-Partout, le plus jeune Vite-comme-le-Vent. Quand ils eurent dix-huit ans, l'aîné voulut à tout risque faire son tour du monde.

- Mon père, je dois partir, je veux acquérir de la gloire. Les parents étaient contrariés par ce départ. On lui expliqua qu'il était encore bien jeune et que la mort le guetterait sur les routes. Mais il tint ferme et prit la route.

- Va donc, mon cher enfant.

Le jeune cavalier était parti avec son cheval, son épée et son chien Brise-Fer. Il se dirigeait vers la capitale du pays. Mais aux approches de la ville, il ne fut pas sans remarquer une chose anormale. Toutes les personnes rencontrées sur son chemin, dans les auberges et dans les villages paraissaient si affligées qu'il voulut connaître la cause de cette tristesse.

- Un grand malheur s'acharne sur nous, lui répondit-on, et personne n'a le pouvoir d'y mettre fin!

- Qu'est-ce donc?·

(1) Esperdigalhadis e fortis.

- Pauvre homme, figurez-vous qu'un monstre à sept têtes rôde par la grande forêt, tout contre la ville. Il est impossible de le déloger car il n'y a qu'une seule sente au milieu des épais fourrés. Cette bête est si gloutonne qu'il n'y a plus dans le bois ni oiseau, ni fauve. Nul homme ne la pourra tuer; Dieu seul sait combien elle a dévoré de chasseurs présomptueux!

- J'ignorais l'existence de ce monstre.

- Sachez que cette bête mange chaque année la plus jolie fille de ce pays. Cette année elle exige la fille du Roi, tant aimée de son peuple et si jolie, elle va mourir sous la dent de ce monstre hideux. C'est affreux.

- Comment, on ne va rien tenter pour abattre la bête?

- Hélas! Le Roi a bien juré de donner sa fille en mariage à qui la sauvera. Qui donc osera?

« La pauvre enfant mourra demain, que je sache .. Il n'y a plus que des couards dans le royaume. »

Le jeune homme se fit indiquer la forêt. Dès l'aube qui suivit il se cacha à la lisière et attendit. Enfin, il vit approcher le cortège : des chevaliers en pleurs, tunique noire et sans armes, précédaient une monture blanche comme neige, avec bride et selle d'or, portant une princesse, éblouissante de beauté, toute de blanc vêtue.

La jeune fille prit congé des siens dans une clairière à l'entrée des fourrés. Elle remit à chacun d'eux une fleur en souvenir. Les cavaliers lui baisèrent la main. Ensuite elle se dirigea vers le milieu de la forêt. Elle ne pleurait point, noblesse oblige, mais son cœur était bien gros. En deux bonds, le jeune chasseur la rejoignit.

- Montez sur mon cheval, princesse, je tuerai le monstre.

Dès qu'il foncera sur nous, je dirai : « Ouvre la gueule et je te la donne » (1).  
Vous baisserez la tête, je frapperai avec l'épée.

La jeune fille promit de suivre cette consigne. Comme ils atteignaient le centre de la forêt, ils entendirent les beuglements et les rugissements de la bête affamée. Déjà elle tordait et déracinait les arbres sur son passage. C'était un vacarme infernal, multiplié par l'écho. Subitement, dans une clairière

(1) Bada que te la doni !

la bête chargea. Le cavalier s'affermi sur ses étriers, l'arme au bras. La victime désignée ne disait mot, blottie contre son défenseur, l'oreille attentive.

- Ouvre la gueule et je te la donne!

Le sabre siffla dans les airs, trois têtes rebondirent sur le sol, le sang coula abondamment et le monstre poussa de si horribles mugissements que tous les arbres de la forêt tremblèrent.

- A toi la première manche, mais sache qu'avec quatre têtes, je serai plus forte qu'avec sept.

Le cavalier parait une vigoureuse attaque. Deux fois le monstre s'élança, deux fois la monture l'évita d'un léger écart, entre deux pétarades. La bête bondit à nouveau. Cette fois le chien veillait. D'un maître coup de patte, Brisefer déchira les mamelles du monstre, déviant sa course. Le sabre siffla, les quatre têtes s'éparpillèrent sur le sol. La masse infecte de chair, de plumes, de poils et d'écailles roula quatre ou cinq fois sur elle-même, puis s'immobilisa pattes en l'air.

Alors le héros mit pied à terre et demanda le mouchoir de la belle. Il s'agissait d'une œuvre d'art exécutée avec les plus fines dentelles et embaumée par les parfums. les plus exquis, digne d'une fille de haute naissance. Il s'approcha du cadavre, coupa les sept langues, les glissa dans le mouchoir et mit le précieux paquet dans sa poche.

Le fringant cheval les amena bientôt à l'orée du bois. Là le vainqueur fit halte et embrassa la princesse.

- Je dois retrouver un mien cousin en pays lointain.

Mais je reviendrai au bout d'un an et un jour pour célébrer notre mariage.

- Puisqu'il en est ainsi, je rentrerai seule au palais.

\*\*\*

Le cavalier disparut, laissant la princesse étonnée de ce brusque départ. Elle n'avait plus de motif de crainte, elle chantonait, cueillait çà et là une fleur. Bientôt elle parvint au milieu d'un chantier où travaillaient sept charbonniers. Ils furent saisis en la voyant d'une telle frayeur qu'ils l'injurièrent copieusement. Ils l'accablèrent de termes tels que vieille « murga », fainéante, « gargamelle ».

- Dans la forêt, coquine, tout de suite, ou nous t'y conduirons dare-dare.

- Nous avons charge de famille, nous. Notre peau vaut plus que la tienne.

- Nous allons te faire passer la fantaisie de la peur.

Et patati, et patata. Le plus jeune des charbonniers n'était pas le moins effrayé.

Déjà il s'armait d'un gourdin (1).

- Voyons, charbonniers, calmez-vous. Le monstre n'est plus!

- Quelle effrontée! As-tu jamais dit autre chose que des mensonges?

- Qui l'a tué?

- Un jeune et beau cavalier. Je ne le connais point, il a disparu aussitôt après sa victoire.

Déjà ils pensaient exploiter ce départ.

- Je ne croirai que lorsque je l'aurai vu.

« Passe devant et conduis-nous sur les lieux. »

Ils y furent. Là les charbonniers s'empressèrent de ramasser les têtes hideuses.

- Princesse, tu as le choix. Si tu tiens à la vie, jure de

(1) *Tourtou.*

dire que nous, les charbonniers, avons vaincu la bête, sinon tu mourras. Ton fiancé est parti, ce gaillard, notre jeune frère est célibataire, il fera un mari tout comme un autre.

Elle était à demi morte de peur devant tant d'impudence et de brutalité, elle dut promettre tout ce qu'ils voulurent. Toutefois elle imposa le délai d'un an et un jour, car elle avait fait un vœu. Ainsi elle put rentrer au palais.

- Je veux te marier tout de suite, mon enfant, disait le Roi.

- Mes sauveurs, ce sont les charbonniers.

- Un charbonnier ou le Diable, je veux un gendre.

Les mois s'écoulaient. Le Roi très gourmand vivait dans l'attente du festin des noces. Mais sa fille était triste. Elle n'avait aucune nouvelle du brillant cavalier. On édifiait partout terrasses et balustrades. Les tables furent dressées, la plus belle argenterie du pays fut réunie et les charbonniers lavés et relavés à grande eau. La princesse toutefois n'accorda pas le moindre baiser à son futur.

Elle avait décidé de se suicider au dernier moment si son sauveur ne revenait pas. Heureusement, tout se passa autrement.

Le jeune homme revenait au jour dit.

A son étonnement, toute la contrée respirait l'allégresse.

- Les temps sont bien changés!

- C'est le mariage de notre princesse. Elle épouse son sauveur, le charbonnier.

- A cette nouvelle, je ne m'attendais point.

Le cavalier fonça vers la capitale et s'installa dans une hôtellerie. De là il envoya Brise-Fer à son père, lui demandant d'expédier aussitôt Passe-Partout et Vite-comme-le-Vent. Les chiens furent très vite de retour.

Au palais le festin commençait. Le Roi venait de donner le signal et mâchonnait sa première bouchée, lorsqu'on s'aperçut que vaisselle, mets, vin, disparaissaient de la table. Toutefois les gardes finirent par distinguer trois chiens filant comme des flèches dans le vent. Ils bondissaient sur la table sans être vus des convives, emportaient tout sans rien casser et, passant par les trous des serrures, en un clin d'œil ils étaient à l'auberge.

La table s'y reconstituait à mesure exactement semblable à celle du palais. Le Roi alerté fit mander l'extravagant cavalier, le maître des chiens merveilleux.

- Que le Roi vienne à moi, s'il veut, répondit celui-ci.

Pour moi, je n'irai pas à lui.

Curieux, le Roi accourut. Frappé par l'opulence de ce chasseur dont les armes avaient fourreau d'or et dont le cheval était sans rival, même dans les écuries royales, il l'invita au festin. Le cavalier daigna accepter et les chiens, en un clin d'œil, rapportèrent au palais tout ce qu'ils avaient ravi.

Dès que la princesse vit paraître dans la grande salle le dernier invité, elle se jeta à son cou, lui donnant mille baisers. - Père, c'est lui qui a tué la bête. Les charbonniers m'avaient contrainte de dire que c'étaient eux. « J'attendais mon sauveur aujourd'hui. »

Le Roi était étonné et furieux et sa justice fut immédiate. - Est-ce vrai, ma fille? Charbonniers, expliquez-vous? Ceux-ci avaient des arguments.

- Que notre rival montre ses preuves. Nous avons les têtes, nous, les voici.

- Et voici les langues!

Ce disant, le jeune homme sortit le mouchoir de sa poche.

- C'est le mouchoir de ma fille.

Grâce au parfum, les langues étaient dans un état de parfaite conservation.

- Sire, qui a tué la bête? Celui qui a les langues, ou ceux qui ont les têtes ?

Le festin fut retardé d'une heure, le temps de faire brûler les charbonniers. Les soldats amoncelèrent mille fagots. Au sommet du bûcher, on plaça les têtes et un charbonnier attaché à chacune d'elles. Ce fut un feu de joie, tout le pays y fut convié par des hérauts. Il ne resta ni os, ni dents et les cendres des gueux furent éparpillées dans les rues, exposées à l'urine des chiens. Et la noce fut inoubliable. La princesse mena la danse, son mari la suivait comme son ombre, et la fête se prolongea tard dans la nuit.

\*\*\*

Puis les deux époux furent se coucher dans la plus belle chambre du palais. Bientôt la princesse s'aperçut que son mari laissait une de ses jambes pendre hors du lit. Surprise, elle lui en demanda la raison.

- C'est la coutume en mon pays, dit-il. Demain je la rentrerai, si tu le désires.

Le silence enveloppait la ville lorsque le jeune cavalier aperçut depuis son lit une lumière lointaine.

- Quelle est cette lumière, là-bas? demanda-t-il.

- Là-bas, répondit la princesse, est la demeure des sorcières. De ceux qui y sont allés, aucun n'est jamais revenu.

- C'est étonnant!

Il laissa endormir sa princesse, il se leva sans bruit, s'habilla, prit son cheval et son chien et partit vers la mystérieuse demeure.

Il arriva à la porte et frappa.

- Nous ne pouvons t'ouvrir, dit une voix. Ouvre toi-même.

Il ouvrit et entra. Une femme écouvillonnait le four avec ses seins (1), une autre allongée au milieu de la pièce se peignait. Celle-ci lui dit :

- Voici un cheveu : le chien et le cheval pourraient nous mordre, attache-les.

Il lia les bêtes.

- Approche-toi.

Il avança, la mère lui passa un cheveu autour du cou.

A l'instant même, homme, cheval et chien furent changés en une dalle du seuil.

Le lendemain matin, le père des trois jumeaux, entrant au jardin, faillit s'évanouir. Un des lauriers était flétri. Les trois sœurs le prirent, il rentra tout de même à la maison et éclata en sanglots.

- Pourquoi pleures-tu, mon homme?

- Notre pauvre aîné est mort ...

Le cadet avait tout entendu

(1) Escouaba le four en de las poupas.

- J'ai couru les bois, dit-il.

La princesse craignait que son époux ne fût resté chez les maudites sorcières, elle n'en avait rien dit encore. Quand elle vit le fier cavalier, elle se jeta à son cou.

- D'où viens-tu, rôdeur? Décamper ainsi une nuit de noces!

- J'ai voulu chasser dans la fraîcheur du matin.

Le cadet passa donc pour l'époux de la princesse. La nuit venue, il se coucha aux côtés de sa belle-sœur, la jambe pendante, naturellement.

- Hier, tu m'as promis de rentrer ta jambe, dit-elle.

- Je la rentrerai demain.

« C'est là une preuve que mon frère a quitté le palais seulement au milieu de la nuit, » pensait-il.

Très tard, il aperçut une lueur très loin.

- Qu'est-ce donc cette lumière? N'y a-t-il pas le couvre-feu?

- Mon chéri, je t'ai dit hier qu'elle provenait de l'antre des sorcières. Personne n'en revient.

Il savait maintenant où était mort son frère. La princesse s'endormit, il piqua des deux vers la porte maudite.

- Ouvrez-moi, je vous prie.

- Ouvre toi-même, nous sommes occupées.

*Pan! Pan!* Il ébranlait la porte.

- Ouvre donc toi-même.

Il entra et vit les deux vieilles, l'une balayant le four avec ses seins, l'autre s'épouillant près du feu.

- Attache ton chien et ton cheval. Ça mord, ces bêtes.

- Attache-les toi-même.

- Arrache ce cheveu et attache-les donc.

Pour son malheur, le cadet tira le cheveu et immobilisa chien et cheval. Ensuite la sorcière enroula un crin à son cou, et tous trois furent changés en une pierre d'angle de la porte.

\*\*\*

A la pointe du . jour, le père, qui n'avait guère dormi, revenait du jardin, livide, s'arrachant les cheveux et la barbe : un second laurier était flétri.

- Mon Dieu, mon Dieu! ma pauvre femme, notre cadet est mort aussi.

\*\*\*

Le plus jeune avait bondi.

- Père, je les vengerai.

- Tu ne dois pas nous laisser, nous te perdrons aussi.

- Mes frères ont péri. Je retrouverai leur trace, je veux en avoir le cœur net.

On voulut le retenir, ce fut en vain. Père et mère lui firent mille recommandations, lui conseillèrent les voies de la prudence, mais sa jeunesse ne rêvait que combat et vengeance. Le voilà parti droit vers la ville. On le prit encore pour l'aîné. La princesse se jeta dans ses bras.

- Tu es un rôdeur impénitent. Voici deux nuits que tu passes par monts et par vaux. Je ne comprends pas cette manie d'aller à l'aventure, cependant que l'épouse délaissée dort.

- Je ne recommencerai plus.

Il songeait : « Je suis sur la bonne piste. » La nuit était venue; tout comme ses deux frères, il laissa une jambe hors du lit.

- Encore ta jambe, mon amour. Tu m'avais pourtant promis de la mettre sous les couvertures.

- Ne te fâche pas, demain je n'y manquerai pas.

Loin là-bas, très loin, brillait toujours la maudite lumière.

Il saisit le bras de la princesse.

- Cette lumière?

- Tu ne changeras donc jamais? Pour la troisième fois je te répète que là-bas vivent deux magiciennes. Personne ne revient de chez elles.

- « Voilà donc où sont mes frères », songeait-il.

Sa compagne s'endormit, il s'habilla et piqua des deux vers le mystère ...

*Pan! Pan!* Deux coups ébranlèrent la porte.

- Qui est là?

- Ouvrez-moi ou j'enfonce votre porte.

- Ouvre toi-même, nous ne pouvons pas.

Il n'était pas disposé à s'en laisser conter. *Parabam!*

D'un coup d'épaule il fit voler l'obstacle au milieu de la demeure. Les sorcières étaient levées et, mal accoutrées, l'une devant son four, l'autre au milieu de sa toilette. Celle qui s'épouillait lui dit :

- Tiens, arrache ce cheveu.

- Arrache-le, toi.

Elle revint à la charge.

- Arrache ce cheveu.

Il le saisit, tira très fort et le jeta au feu.

- Celui-ci, arrache-le.

- Arrache-le toi-même.

- Arrache ce cheveu.

Il en avait assez de ce dialogue. A pleines mains il saisit toute la chevelure et la lança dans les flammes. La sorcière venait de perdre ainsi une grande part de sa force maléfique. Avant qu'elle ait pu se ressaisir :

- Tu m'as ravi mes frères, coquine. Rends-les-moi de suite ou je te précipite dans le four. C'est un ordre et une menace.

Il la saisit à la gorge. La mégère ne desserrait pas les dents.

Trois fois il répéta sa menace. Il serrait et secouait de plus belle. Elle demanda grâce. Alors elle prit sur son étagère un pot de miel et, accroupie, avec une plume elle recouvrit de miel le seuil de la porte et la pierre d'angle, disant :

- Par le peu de puissance qui me reste, que tes frères, les chevaux et les chiens retournent à la vie!

Aussitôt les pierres se changèrent en cavaliers, montures et chiens.

- Frères, achevons la besogne, cria le héros aux deux ressuscités, nous ne pouvons partir ainsi.

Ils empoignèrent les deux vilaines créatures et les jetèrent dans le four. Puis ils mirent le feu au repaire et rentrèrent à la ville, se racontant leurs aventures. De très grand matin, ils firent leur apparition au palais royal. Souverain et princesse étaient fort perplexes en présence de trois cavaliers se ressemblant comme trois gouttes d'eau. L'un d'eux vint embrasser son épouse et la mit au courant des derniers événements. Elle comprit alors l'entêtement de ses derniers compagnons de sommeil à sortir la jambe hors du lit et à parler de la mystérieuse lumière.

Ils étaient tous heureux, mais plus heureux encore fut le père des trijumeaux lorsque, le lendemain matin, il vit, dans le petit jardin, les trois lauriers plus verts que jamais.

Le Roi fit venir au palais le pêcheur et sa femme. Le lendemain il fit donner un grand festin auquel furent conviés tous les notables de la ville.

Moi, je ne fus pas invité, et pourtant c'est moi qui ai conté toute l'histoire.

*Je passe mon pré.*

*Mon conte est terminé.*

*Je passe par la lucarne,*

*Je déchire mon cotillon.*

*( Je n'en avais pas ) .*

*Je passe par un chaume,*

*Je m'égratigne le derrière.*

*Je passe par l'automne*

*Raide comme un gourdin.*

*Passi per mon prat*

*Mon conte es accabat*

*Passi pel finestrou\_*

*M' esqibri tout le coutilhou.*

*(Ne portabi pas cap)*

*Passi per un rastoulh*

*M'esqibri tout le ....*

*Passi per la tardou*

*Rete como un binlhou.*

*Conté par mon père. Noté en décembre 1937. La formule finale est empruntée à la version de Madame Cassagneau (Nébias, Pâques 1950).*